

**Philippe Isidore Picot de Lapeyrouse (1744 – 1818),  
un botaniste toulousain voué aux Pyrénées**

Par Jérôme THÈBE



Buste de Picot de Lapeyrouse,  
Muséum d'histoire naturelle de Toulouse,  
crédit photo Frédéric Ripoll

De nos jours, qui peut dire qui était Picot de Lapeyrouse ? Un botaniste, répondront les naturalistes en pensant au pavot de Lapeyrouse ; un géologue, rétorqueront les amateurs de sciences de la terre ; une ancienne célébrité, souligneront les toulousains puisqu'une rue de Toulouse porte son nom ; tandis que les pyrénéistes raconteront son aventure au mont Perdu. Cette année 2018 marque le bicentenaire de la disparition de ce savant toulousain qui a été un peu tout cela mais avant tout un botaniste. Cet anniversaire m'a semblé constituer le moment opportun pour résumer les grandes étapes qui ont marqué sa vie et évoquer son œuvre scientifique.

Philippe Picot est né en octobre 1744 d'un négociant toulousain aisé et d'une mère issue d'une famille de riches marchands, comme en témoigne sa dot de 416 louis d'or. À dix ans, il entre au prestigieux collège de l'Esquille, où il se retrouve en compagnie des fils des notables toulousains parmi lesquels ceux des Capitouls. Des

études de droit l'occupent ensuite jusqu'en 1768, date à laquelle, diplôme en poche, il obtient sa première fonction : le roi de France lui accorde « l'office de conseiller-avocat du roy aux requêtes du palais de Toulouse par le fait des eaux et forêts ».

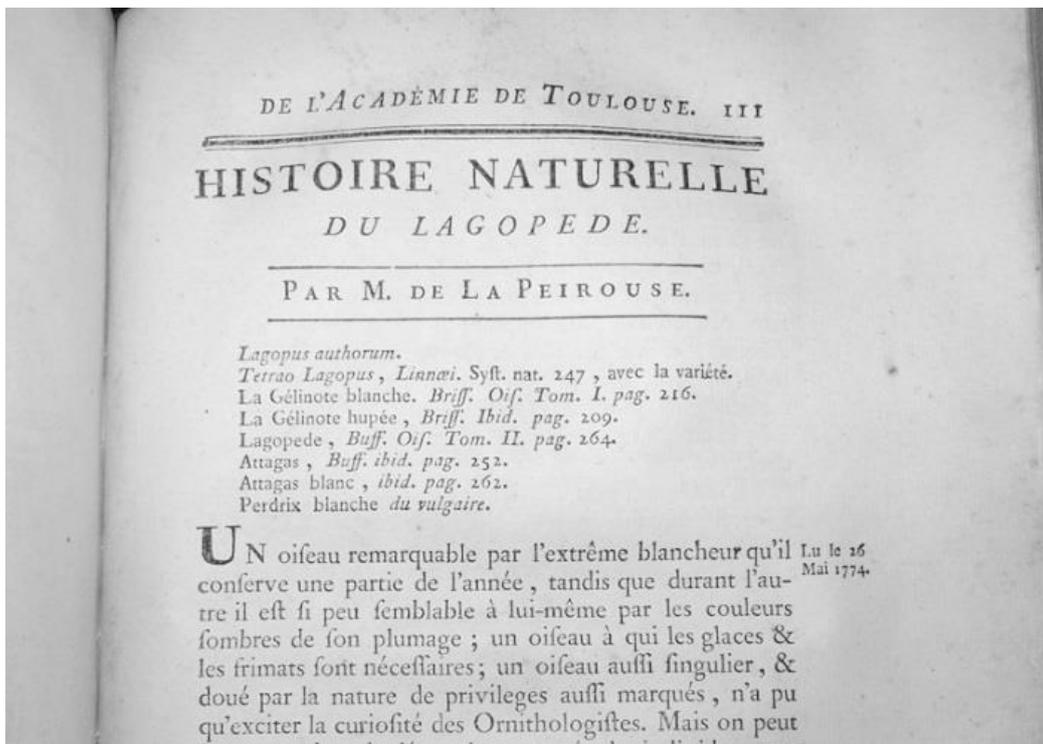
Son premier voyage aux Pyrénées remonte à l'été 1763, alors qu'il était encore étudiant. Du mois de juillet au mois de septembre, il parcourt une partie de l'est de la chaîne pyrénéenne jusqu'au plateau de Sault : Ax les Thermes, puis Ascou, d'où il se rend à Mijanès par le port de Pailhères et Quérigut en poursuivant. Cette excursion a sans doute été mise à profit pour étudier la végétation mais aussi les animaux et les minéraux. Ce n'est que sept ans plus tard, en 1770, qu'il retournera dans les Pyrénées pour se rendre dans le Vicdessos et poursuivre ses observations.

Sa charge de magistrat ne l'occupe que pendant trois ans. En 1771, à la suite d'une opposition entre le parlement de Paris et le roi Louis XV, les parlements sont dissous. Ils vont être renouvelés par le chancelier Maupeou qui les recomposera en sélectionnant des membres plus dociles au roi. Suite à ce remaniement, se retrouvant dégagé de ses obligations, Philippe Picot peut consacrer plus de temps à ses explorations vers les Pyrénées. Il se dirige alors de 1772 à 1774 dans la région luchonnaise, où ses pas le conduisent à visiter plusieurs localités : Marignac, Cazaril, la vallée du Lis, le port de Vénasque, etc. Durant ses excursions, les herborisations ont vraisemblablement occupé tout son temps. L'an 1774 voit l'avènement de Louis XVI, qui rappelle les anciens parlements. Après ce revirement, Philippe Picot a repris ses anciennes fonctions dans la magistrature jusqu'à l'année suivante, date du décès de son oncle. Cet oncle fortuné et sans enfants a fait de Philippe Picot son légataire universel à qui il transmet sa fortune et son titre de baron de Lapeyrouse. Désormais propriétaire d'un domaine de plusieurs centaines d'hectares dans la commune de Lapeyrouse, au nord-est de Toulouse (connue de nos jours sous le nom de Lapeyrouse-Fossat, suite à la fusion au XIX<sup>e</sup> siècle avec la commune de Fossat), Philippe Picot de Lapeyrouse va s'occuper de la gestion de ses terres et pourra se consacrer à sa passion pour les sciences naturelles. Les revenus de son domaine suffiront à ses besoins et il abandonne définitivement sa profession.

Il ne cultivait pas lui-même ses champs, mais s'est immédiatement intéressé à l'agriculture. Ses parcelles lui ont fourni l'opportunité de rechercher des améliorations aux méthodes de culture et d'élevage traditionnels et de tester leur mise en œuvre. Ses expérimentations lui permettent de tirer des enseignements et d'obtenir rapidement des résultats notoires. À titre d'exemple, il fait bâtir des granges pouvant recevoir tout le foin qui restait auparavant à l'air libre, les étables et bergeries sont agrandies et aérées pour plus de salubrité, des greniers à grains tiennent à distance les rongeurs. Constatant la baisse de fertilité des terres, il se lance dans la culture de prairies artificielles dans lesquelles il introduit le trèfle et la luzerne. On sait

aujourd'hui que ces fabacées possèdent l'aptitude de fixer l'azote de l'air grâce à une symbiose avec une bactérie qui se fixe sur leurs racines. Les sols sont ainsi naturellement fertilisés par cette culture. Concernant l'élevage, il constate avec amertume l'absence de sélection dans son canton : « Il n'y a pas dans le canton un seul taureau de choix réservé pour la reproduction et personne ne se donne le moindre soin pour l'amélioration des races ; on s'en embarrasse peu parce qu'on est sûr que les vaches trouveront un mâle au besoin : le plus misérable veau d'un an monte la plus belle vache dès qu'il la trouve en chaleur. Quels fruits espérer de ces unions fortuites ? » C'est cependant à l'amélioration de son troupeau de moutons que travaillera surtout Lapeyrouse. Il achète des béliers de race mérinos, ne conserve que les plus belles brebis de son troupeau et fait même venir un berger de Rambouillet choisi pour son instruction. Il sera remplacé ensuite par un pasteur rencontré dans les Pyrénées, qui avait fait bonne impression à Lapeyrouse « par son intelligence, son activité et le désir de s'instruire. » Grâce à des soins judicieux, la mortalité va diminuer et le troupeau s'agrandit jusqu'à compter plus de 600 bêtes. Grand novateur, il introduit aussi dans son canton la pomme de terre : « je l'avais vue dans les Pyrénées où on la cultive en grand depuis plus de cinquante ans et où elle console ces industriels montagnards de l'ingratitude et de l'âpreté de leur sol. J'y en pris quelques hectolitres en 1776 ; je les fis planter et bien soigner. » Tout d'abord mal accueillie par la population qui la refusait même pour nourrir les cochons, elle a finalement été adoptée par tous. Sans succès, il a aussi expérimenté l'adaptation à l'agriculture de vesces sauvages des Pyrénées comme *Vicia argentea*.

La gestion de son domaine lui laisse suffisamment de temps libre pour voyager à nouveau dans les Pyrénées. Ses observations ornithologiques sont consignées dans quelques textes imprimés dans les publications de l'*Académie royale des sciences et belles lettres de Toulouse*. Il étudie ainsi le lagopède, la barge aux pattes rouges et le traquet montagnard. Son récit scientifique est imprégné d'un charme poétique quand il décrit la vie des lagopèdes : « En hiver, chassés des sommets par la grande quantité de neige qui les recouvre, la nécessité les rend moins difficiles sur le choix de leurs aliments. Ils ont recours aux baies qui restent encore sur les arbrisseaux, à leurs chatons, aux sommités, & aux feuilles des plantes toujours vertes, qu'ils trouvent encore dans certains lieux que leur position tient presque toujours exempts de neige. Dès qu'ils ont satisfait leur appétit, ils regagnent la neige, pour laquelle ils semblent être faits ; ils cherchent avec soin des endroits également à l'abri du soleil & du vent ; car ils paraissent redouter l'un & l'autre. Là ils se creusent des trous ; ils écartent soigneusement la neige que les vents jettent sur eux : tranquilles dans ces déserts inaccessibles, satisfaits au milieu de ces glaces & des frimas, ils goûtent des plaisirs que nous ne pouvons pas même concevoir. »



*Histoire naturelle du lagopède*, par Picot de Lapeyrouse

Lapeyrouse se prend de passion pour la botanique et plus spécialement pour les plantes des Pyrénées. L'été 1772, le verra se livrer à l'étude de la flore des alentours de Saint-Béat. Les herborisations vont bon train jusqu'à une aventure qui va l'éloigner passagèrement de sa passion. Le jeune homme allait bientôt avoir 28 ans, voici sa narration rédigée quelques années plus tard : « Je ne peux passer sous silence un évènement heureux qui m'a alors concerné. Un souci amoureux m'a quelque peu détaché des travaux botaniques. Je vis, séjournant dans une place forte pyrénéenne, une très charmante jeune femme, mademoiselle Madeleine de Sacaze. Mon âme s'enflamma, l'étude de l'histoire naturelle devint sans intérêt. Je me dirigeai vers Toulouse, pour recevoir le consentement des parents. J'épousais la très aimable jeune femme le 12 septembre de la même année. Laquelle m'a rendu père aujourd'hui (1785) de 6 enfants. » Le désintérêt pour la botanique n'a été que passager et dès l'année suivante il repart étudier les plantes dans les Pyrénées commingeoises, à Saint-Béat d'où est originaire sa femme, mais aussi jusqu'au port de Vénasque.

1778, année de la mort de Linné, Lapeyrouse a ramené au cours de ses voyages dans les Pyrénées des plantes inédites. C'est l'occasion de les nommer et d'imprimer leur description dans le premier tome de l'*Académie royale des sciences et belles lettres de Toulouse* (paru en 1782) : *Daphne calycina* et *Hieracium rhomboidale* trouvés dans le Vicdessos, *Potentilla nivalis* et *Carduus polymorphus* ramassés près de Melles ou encore *Potentilla alchemilloides*. Partant du constat que certaines de ces plantes ont déjà été décrites, mais de manière trop imprécise pour être reconnues par

les botanistes, il en donne des descriptions détaillées suivies d'illustrations réalistes. Ce premier texte botanique est précurseur de l'œuvre qui l'occupera désormais toute sa vie : la constitution d'un herbier en vue de la rédaction d'une flore des Pyrénées.



*Hieracium rhomboidale* Lapeyr. (à gauche) et *Potentilla alchemilloides* Lapeyr (à droite), illustrations de l'article *Description de quelques plantes des Pyrénées* paru en 1782.

L'Académie royale des sciences et belles lettres de Toulouse, dont il est membre, possède un jardin botanique destiné à la culture des plantes médicinales et à l'enseignement pratique de la botanique aux étudiants en médecine. À partir de 1778, prenant la direction de ce jardin, Lapeyrouse le transforme pour remplacer les plantes médicinales par des plantes des Pyrénées. Ce changement d'affectation est réalisé pour l'intérêt de la science, se justifie Lapeyrouse, mais des contradicteurs le soupçonnent d'utiliser les crédits de l'Académie affectés au jardin pour servir avant tout ses propres intérêts. À Toulouse, l'enseignement pratique de la botanique paraît avoir un peu souffert de cette évolution : le professeur Dubernard devra se replier sur les environs de Toulouse pour diriger les herborisations de ses élèves. Parmi eux figure Tournon, qui écrira plus tard, en 1811, une *Flore toulousaine*, première flore locale de la ville et de ses environs. Grâce à ce jardin, Lapeyrouse peut étudier à loisir des plantes pyrénéennes cultivées à Toulouse. Avec les années, cette collection vivante s'enrichit pour atteindre plusieurs centaines d'espèces et deviendra une référence.

Antoine Ferrière qui est engagé pour l'entretien du jardin botanique écrira : « Ce qui rendait surtout le jardin recommandable, c'est sa collection des plantes des Pyrénées, collection unique en Europe et dont ceux qui étudient la botanique peuvent retirer la plus haute utilité ». Ce jardinier, aussi à l'aise sur les pentes pyrénéennes qu'au milieu de ses plates-bandes, accompagnera souvent Lapeyrouse dans ses voyages dans les Pyrénées. L'un de ses exploits sera la réalisation de l'une des premières tentatives d'ascension de la Maladeta (3 312 m) après l'échec de Ramond en 1797. Aucun de ces deux hommes n'a pu atteindre le sommet, qui ne sera vaincu que 20 ans après la tentative de Ramond. Ferrière a contribué de manière importante à fournir des plantes d'altitude à Lapeyrouse qui tient à son sujet ces propos élogieux : « Gravisser intrépide, infatigable et adroit, il a vaincu les chasseurs de chamois et surpassé tous ceux qui aspiraient à une réputation dans ce genre d'exercice. C'est lui qui entretient cette belle série de plantes pyrénéennes qui fait l'honneur de notre jardin. »

L'activité de Lapeyrouse ne se limite pas à l'ornithologie et à la botanique. Ses séjours pyrénéens sont mis à profit pour mener des études scientifiques sur les sujets d'actualité de cette époque, à commencer par l'influence de l'altitude sur les thermomètres. À l'occasion de sa nomination en tant que professeur de chimie au Collège de France, Jean d'Arcet a prononcé un discours sur des travaux scientifiques effectués dans les Pyrénées. Le texte est imprimé, il décrit une expérience menée en septembre 1774 au pic du Midi de Bigorre qui montre que le mercure contenu dans un thermomètre s'élève avec l'altitude. Ce résultat, contraire à toutes les attentes, est accueilli avec scepticisme par l'Académie des sciences et belles lettres de Toulouse. Lapeyrouse pose ainsi le problème : « on est si accoutumé à voir la liqueur monter dans le thermomètre lorsqu'il fait chaud, & à la voir descendre par le froid, que ces phénomènes journaliers avaient, pour ainsi dire, usurpé l'autorité d'une loi générale. Il a dû paraître très singulier de voir qu'il a pu arriver, que plus on s'élevait dans l'atmosphère, plus le mercure montait dans le thermomètre, quoique sur les hauteurs, où ces expériences ont été faites, il y fasse, même en été, un froid désagréable & piquant. » Décision est prise de renouveler l'expérience. C'est ainsi qu'entre deux journées de botanique à Barèges, le géologue Dolomieu et son ami Lapeyrouse vont s'associer en août 1782 pour gravir à leur tour le pic du Midi de Bigorre, thermomètre en main, afin de reproduire l'expérience de Jean d'Arcet. Les résultats obtenus plus conformes, montrant que la colonne de mercure est sensible à la température indépendamment de l'influence de l'altitude.

Scientifique dans l'âme, Lapeyrouse s'intéresse encore aux mines et aux forges. Il étudie plus particulièrement les mines de fer ariégeoises de Rancié dans la commune de Sem : méthodes d'extraction en usage, analyse des différents minéraux et nécessité d'instruire les mineurs pour leur enseigner des manières de travailler plus

rationnelles. Il relate aussi le traité d'échange de minerais contre charbon en vigueur depuis le XIV<sup>e</sup> siècle entre le Vicdessos et le comté de Comminges et Couserans : « Le Couserans abondait en bois ; il n'avait pas de mines de fer : la vallée de Vicdessos en exploitait de très riches ; elle manquait de bois pour l'aliment de ses forges ; cette position, de deux pays limitrophes, donna lieu à un traité d'échange entre le Comté de Couserans & de Comminges, & la vallée de Vicdessos. Il fut conclu en 1347. Par ce traité, le Comté s'obligea de fournir du charbon aux habitants de la vallée, en retour, & pour une quantité de mine convenue, que les seuls habitants de Vicdessos seraient en droit d'apporter dans ces forges. Cet échange subsiste encore aujourd'hui, & fait la seule ressource de cette vallée. » Toutes ces remarques sont consignées dans un *Traité sur les mines de fer et les forges du Comté de Foix* tiré à un millier d'exemplaires en 1786. Dans cet ouvrage, Lapeyrouse expose ensuite la méthode de production du fer par transformation du minerai brut extrait des mines selon la technique utilisée en Ariège, appelée *forge à la catalane*. Il suggère quelques améliorations qui pourraient être apportées aux méthodes en usage.

La minéralogie occupe aussi Lapeyrouse. Depuis Toulouse, il se rend dans le Vicdessos puis traverse le port de Lers pour visiter le Couserans. Ce voyage est résumé dans un article d'une quarantaine de pages intitulé *Fragmens de la minéralogie des Pyrénées ; excursion dans une partie du Comté de Foix*. De ses observations, il conclut que les strates de graviers, sables ou cailloux visibles en plaine ont pour origine ancienne la dégradation des montagnes. Il pense avec raison que les pierres détachées des Pyrénées ont été charriées par l'eau et transportées loin de leur région d'origine, aboutissant à la formation de dépôts réguliers et horizontaux. Il nomme ces amas des "montagnes de transport" et énonce ensuite une théorie sur la formation du calcaire qui va diviser ses confrères géologues. Selon lui, il existerait deux catégories de calcaires : d'une part un calcaire dit "primitif", qui est le plus ancien, situé en montagne et ne contenant pas de fossiles marins ; d'autre part un calcaire de formation plus récente, présent en plaine, et contenant des fossiles. En 1886, Lapeyrouse explique sa théorie à l'Académie des sciences de Toulouse : « Pour peu qu'on ait étudié les Pyrénées, on est forcé de reconnaître deux sortes de calcaire ; l'un qui a été formé sous les eaux dans lesquelles vivaient les animaux dont cette pierre conserve encore les restes, l'autre qui est contemporain des roches les plus antiques, qui est mêlé avec elles & qui entre dans leur composition. Tout calcaire indistinctement ne tire donc pas son origine des animaux marins ; autant il est raisonnable de leur attribuer la formation de celui qui en conserve encore les dépouilles, autant il serait absurde de croire qu'ils ont aussi formé le calcaire primitif qui est entré dans la composition d'un grand nombre de pierres primitives. » À cette époque, les scientifiques expliquaient la présence de fossiles sur les coteaux par leur dépôt sous des océans dont le niveau s'était ensuite abaissé. Ils n'imaginaient pas que

des roches calcaires formées au fond des mers et contenant des fossiles puissent être ensuite soulevées pour aboutir à la formation d'importants sommets des Pyrénées. La présence de calcaire d'origine marine sur des sommets élevés était difficilement imaginable. Mais n'allons pas trop vite, parce que quelques années plus tard, pour vérifier sa théorie, Lapeyrouse tentera une ascension du mont Perdu, restée célèbre dans les annales pyrénéennes.

Ainsi va la vie de Lapeyrouse, partagée entre son domaine agricole, le jardin botanique, ses activités scientifiques, les séances à l'Académie des sciences et belles lettres de Toulouse... Son influence et son prestige grandissent au sein du monde scientifique. On lui reprochera plus tard d'avoir usé de son autorité pour écarter certains botanistes qu'il aurait considéré comme des concurrents. Le professeur Dubernard aurait ainsi été évincé du jardin botanique de Toulouse. L'abbé Pourret, aurait aussi été victime à son tour de la jalousie de Lapeyrouse. Le prêtre avait rédigé deux mémoires manuscrits qu'il n'avait pas les moyens d'imprimer : une monographie sur les cistes et une flore intitulée *Chloris narbonensis* recensant les plantes observées lors d'un itinéraire de Narbonne aux Pyrénées. Afin d'imprimer ces deux ouvrages, il se tourne vers l'Académie des sciences de Toulouse, où Lapeyrouse exerce une influence importante. L'article sur les cistes ne verra pas le jour, la *Chloris narbonensis* sera finalement imprimée dans une version réduite. A posteriori, Timbal-Lagrave formule ce jugement sévère : « si la jalousie secrète de Lapeyrouse n'eût pas aussi contribué à écarter doucement les travaux de Pourret, leur impression simultanée aurait immédiatement donné à l'auteur une grande notoriété [...], le travail primitif de Pourret disparaît, s'amointrit ; ce n'est plus un itinéraire ; ce n'est plus une flore ; ce devient un catalogue étriqué, sec, aride, rabougri, duquel on élimine encore une quantité considérable de plantes ».

Ironie de l'histoire, dans le volume de l'Académie des sciences où est imprimé cet extrait fortement diminué de la *Chloris narbonensis* par rapport au manuscrit original, paraît un texte supplémentaire de Pourret. Il présente une *Description de deux nouveaux genres de la famille des Liliacées* dans lequel il dédie à Lapeyrouse « en hommage public à ses connaissances », l'un des deux nouveaux genres qu'il nomme *Lapeirousia*. L'abbé Pourret n'avait pas un caractère rancunier ! Son texte est agrémenté d'une gravure de l'espèce *Lapeirousia compressa* qui s'appelle de nos jours *Lapeirousia fabricii*. L'abbé précise que « cette plante a été apportée de l'Isle de France, par M. Commerson ». Il s'agit de Philibert Commerson (1727 – 1773), qui a accompagné Bougainville lors de son voyage scientifique autour du monde, avant de s'établir à l'île Maurice (qui s'appelait à cette époque île de France). Dans cette île, Commerson s'est livré à sa passion pour la botanique et a récolté cette plante qui a été par la suite nommée par l'abbé Pourret.



*Lapeyrousia compressa* Pourret, planche parue en 1788 pour illustrer l'article de l'abbé Pourret.

Lapeyrouse reprochait aux botanistes qui l'avaient précédé, et en particulier à Pitton de Tournefort (1656 – 1708) qui s'est rendu dans les Pyrénées, de n'avoir donné que des descriptions trop vagues, trop peu caractéristiques, généralement sans illustration, des espèces qu'ils avaient observées. Ainsi, des plantes décrites par Tournefort n'ont par la suite pas été reconnues par Linné. Afin de pallier à ces inconvénients, Lapeyrouse entreprend un projet ambitieux : imprimer une flore des Pyrénées contenant des descriptions détaillées avec une illustration en couleur pour chaque plante. À cette époque, les procédés d'impression des planches étaient coûteux : ils nécessitaient de faire appel à un artisan qui gravait auparavant le dessin en relief sur une plaque de cuivre. Pour cette raison, le projet tarde à aboutir, les frais d'impression vont s'élever à une somme considérable et le prix de vente de la flore risque d'être dissuasif. Alors qu'il a terminé la rédaction et les dessins des dix premières plantes qui seront publiées, la révolution survient. Et ce beau projet est stoppé dans son élan pour plusieurs années...

1789, prise de la Bastille. La révolution française rend l'avenir incertain. Il n'est plus question d'imprimer une flore. Pour Lapeyrouse, c'est le début d'une comédie en trois actes dont l'aboutissement aurait pu être tragique. Premier acte : la révolution crée les départements et les divise en districts ; les titres de noblesse sont abolis, le baron de Lapeyrouse devient le citoyen Picot ; celui-ci se lance dans la vie publique et devient entre 1791 à 1792 président du district de Toulouse qui s'étend de Léguevin à Villemur. Deuxième acte : des accusations sont portées contre lui. Elles sont graves et peuvent lui coûter la vie en cette période de la révolution que les historiens nomment *la Terreur* : il est accusé d'être favorable au fédéralisme, une tendance politique qui prônait une autonomie des Provinces, mais aussi d'être « un ci-devant noble qui n'a pas manifesté constamment son attachement à la révolution ». Ces accusations l'amènent en prison le 28 vendémiaire an II (19 octobre 1793). Des malchanceux ont été guillotins pour moins que ça. Durant sa détention, sa femme se démène afin d'obtenir sa libération. Elle expédie une lettre remplie de détermination au représentant du peuple : « Épouse d'un patriote vertueux, d'un apôtre, d'un défenseur zélé de la liberté, mère de six sans-culottes que nous élevons aux vertus républicaines, voilà mes titres pour fixer tes regards sur un homme que la calomnie a pu atteindre mais que la justice doit venger... ». Par bonheur, son mari reste incarcéré à Toulouse où les passions révolutionnaires sont moins exacerbées qu'à Paris : dans la capitale, les exécutions capitales s'enchaînent. Le procès n'arrive pas, le citoyen Picot reste emprisonné plusieurs mois... L'acte final se joue à Paris : Robespierre chute le 9 thermidor an II (27 juillet 1794) puis est exécuté sans procès. Cet événement marque la fin de la période de la Terreur et ranime l'espoir d'une libération rapide pour Picot. Il devra attendre encore jusqu'au 24 brumaire an III (14 novembre 1794) pour être libéré. Il aura passé un peu plus d'un an en prison.

Peu après sa libération, Lapeyrouse est nommé inspecteur des mines à Paris. Il y restera 18 mois, pendant lesquels il donne des cours de minéralogie et réalise enfin son vieux projet d'impression de *Figures de la flore des Pyrénées*. La première décade (une décade correspond à dix plantes) sort d'une imprimerie parisienne en 1795. Comme prévu, le livre contient pour chaque plante une description détaillée. La seconde partie est composée de dix luxueuses planches en grand format et en couleur représentant chaque espèce dans sa taille réelle. La préface annonce le but qu'il souhaite atteindre dans l'étude des plantes pyrénéennes à une période où les espèces étaient encore mal définies : « Lorsqu'on aura examiné en détail un grand nombre d'individus, on trouvera des caractères plus prononcés pour distinguer les espèces entre elles ; on rapportera à celles-ci, avec plus de précision, toutes les variétés ; la culture trop négligée sous ce rapport, aidera à en fixer les limites ; enfin on parviendra à démêler avec certitude plusieurs synonymes obscurs et trop souvent inintelligibles... ».

Tab. 6.



*Campanula longifolia*. Picot.

Laf. pin.

Dur. sc.

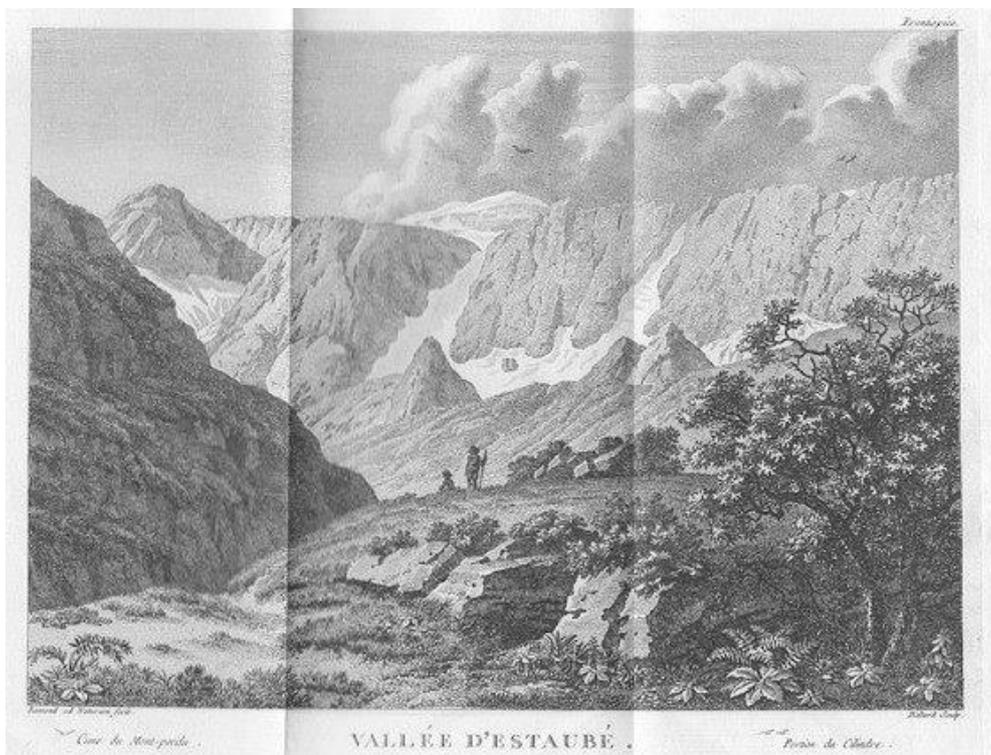


*Campanula longifolia* (*C. speciosa*), illustration des *Figures de la flore des Pyrénées*, 1795.  
Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse. Photographie Jean Ritter.

En 1796, Lapeyrouse, de retour à Toulouse, devient professeur de sciences naturelles à l'école centrale de la ville. Pour ses élèves, il rédige un catalogue intitulé *Tables méthodiques des mammifères et des oiseaux observés dans le département de la Haute-Garonne*. Les Pyrénées contribuent dans cet ouvrage pour un nombre important d'espèces. Chez les mammifères, on notera la présence de l'ours, du lynx qui, déjà à cette époque « devient très rare » et du bouquetin dont « l'espèce se perd

aux Pyrénées ». Les cerfs sont absents, ainsi évidemment que les marmottes qui n'ont été réintroduites dans les Pyrénées qu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

L'ultime expédition pyrénéenne de Lapeyrouse est organisée durant l'été 1797. Ce sera sa dernière, mais la plus célèbre de toutes. En compagnie de son fils, du jardinier Ferrière et de l'un de ses élèves nommé Frizac, le naturaliste toulousain se rend à Barèges où il retrouve l'alsacien Louis Ramond de Carbonnières, professeur à Tarbes, qui est aussi comme lui botaniste et géologue. Ramond invite Lapeyrouse à se joindre à une expédition qu'il prépare vers le mont Perdu (3 355 m), considéré à cette époque comme le point culminant des Pyrénées et dont le sommet n'a encore jamais été atteint. En cours de route, ils vont évidemment herboriser mais le véritable objectif est géologique : on a déjà vu que Lapeyrouse ne croit pas en l'existence de fossiles marins sur les plus hauts sommets ; Ramond pense l'inverse. L'examen des roches du sommet du mont Perdu, situé au cœur d'une zone calcaire, devait départager les deux opinions. Lapeyrouse expose ainsi l'objet de cette ascension : « Les masses du centre des Pyrénées, et ses plus hautes sommités, sont-elles de calcaire primitif ou sous-marin ? ». Le départ est donné le 11 août 1797, pour une première étape dans le cirque d'Estaubé. Du fond de la vallée, les explorateurs peuvent apercevoir le dôme du mont Perdu dont la base est masquée par les murailles du cirque.



Vallée d'Estaubé, dessin de Ramond publié en 1801 (*Voyages au Mont-Perdu*). Le dôme du mont Perdu se détache derrière le couloir enneigé situé sous la brèche de Tuquerouye.

Les deux professeurs avec leurs guides et leurs compagnons font étape une première nuit dans une grange et se remettent en marche le lendemain matin. Après

quelques heures de route, la troupe hésite sur la marche à suivre. Des bergers consultés conseillent de contourner les falaises du cirque par le port de Pinède. Pour sa part, un contrebandier, peut-être soucieux d'échapper à la vigilance des douaniers, déclare qu'il va emprunter une voie plus directe, mais aussi plus raide et dangereuse. Il compte franchir la brèche de Tuquerouye. Un couloir raide, occupé par un glacier rend son accès extrêmement délicat. Montrant l'exemple, le contrebandier s'élance vers ce couloir enneigé, Ramond décide de le suivre et le reste de la troupe suit dans le même élan. Le groupe atteint la base du couloir glacé, mais ici la fatigue ou une pente excessive ont raison de l'ardeur de Lapeyrouse. Il est contraint à abandonner la partie et n'atteindra pas la brèche.

En attendant le retour de ses compagnons, le rôle de Lapeyrouse se borne maintenant à observer le reste de la troupe qui continue l'ascension, taillant parfois des marches dans la glace pour se frayer un chemin jusqu'à la brèche. Après une lutte acharnée, ils parviennent au col qui leur dévoile une vue grandiose mais décourageante : le mont Perdu se dresse en face, mais sa cime masquée par les nuages semble être encore bien loin. Sur sa face nord, un glacier hérissé de séracs, fendu de crevasses barre l'accès au sommet. Les explorateurs comprennent qu'il est inutile de poursuivre l'ascension vers cet objectif. Ils se trouvent toutefois à plus de 2 600 m d'altitude et prennent le parti d'herboriser. Ce 12 août 1797, Ramond enrichira son herbier<sup>1</sup> de *Ranunculus glacialis*, *Artemisia eriantha* et *Androsace ciliata*.

Après une courte descente vers le lac situé en territoire espagnol, les botanistes deviennent géologues et se mettent à l'ouvrage, attaquant les rochers à coups de marteaux. Les résultats sont inespérés et feront grand bruit dans le monde de la géologie : de nombreux fossiles marins sont incrustés dans la roche. Comment expliquer l'arrivée de ces débris marins sur ces hauteurs ? Les scientifiques de l'époque avancent des explications : dans les temps diluviens, les océans devaient être beaucoup plus élevés et des tempêtes formidables ont dû refouler leurs eaux formant d'immenses vagues qui ont déposé des restes marins sur les hauteurs. Ramond imagine la scène : « Les eaux déposaient les montagnes secondaires, quand d'impétueux courants partis du sud sont venus troubler l'ouvrage en poussant dans le dissolvant, des jets du limon, du sable et des débris dont ils étaient chargés. La lutte des deux masses qui se heurtaient, les efforts répétés de l'une et la résistance de l'autre, voilà ce qui se retrace dans le désordre des montagnes intermédiaires que je décris. Le choc des eaux, le tournoiement de leurs flots, voilà ce que me représentent les veines contournées de ces rochers : c'est une mer qui se fige au moment de la tourmente, et dont l'agitation se peint encore dans ses ondes pétrifiées. » Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on n'imaginait

---

<sup>1</sup> L'herbier de Ramond de Carbonnières, propriété de la société Ramond de Bagnères de Bigorre est conservé par le Conservatoire botanique national des Pyrénées et de Midi-Pyrénées (herbier BBF, <http://herbier.bbf.cbnpmp.fr/>).

pas que ces sédiments formés au fond des mers puissent être ensuite soulevés sur des milliers de mètres. De nos jours, le modèle de la tectonique des plaques explique le soulèvement de ces sédiments, leur plissement par chevauchement et la formation des Pyrénées par la poussée de la plaque ibérique contre le continent européen.



Fossiles marins (nummulites) sur les rochers des flancs du mont Perdu.



*Ranunculus glacialis*, herbier de Ramond de Carbonnières. Plante récoltée lors de l'expédition commune de Ramond et Lapeyrouse. Légende : « Pyrénées, Mont perdu, au haut du glacier de Tuquerouye, 12 août 1797. » Photo (détail de la planche) : Conservatoire botanique national des Pyrénées et de Midi-Pyrénées, herbier BBF.

Il est heureux que l'expédition n'ait pas atteint la cime du mont Perdu : les pierres sommitales ne contiennent pas de fossiles, il faut les rechercher un peu plus bas. Quel trouble aurait jeté ce constat sur nos géologues ? Au retour de ses compagnons, quand ils lui apprennent leur découverte, Lapeyrouse, vaincu, va devoir réviser ses théories. Cet épisode, heureux pour Ramond, vainqueur de la brèche et qui voit ses hypothèses triompher, malheureux pour Lapeyrouse, réduit à l'état de spectateur des ascensionnistes et dont les théories s'effondrent, marque le début d'un conflit qui a empoisonné leurs relations futures. La mésentente était déjà latente, l'historien du pyrénéisme Henri Beraldi exprime ainsi la situation : « au fond, Ramond regarde Lapeyrouse comme un intrus dans son expédition, qui regarde Ramond comme un intrus dans les Pyrénées ».

La suite devient burlesque. Incapables de s'entendre pour écrire ensemble un récit de leur expédition, chacun va chercher à s'attribuer la paternité de son organisation et s'empresse d'annoncer la découverte des fossiles. À quelques jours d'intervalle, le *Journal des Mines* reçoit deux récits du voyage au mont Perdu, l'un signé de la main de Ramond, l'autre de celle de Lapeyrouse, qui vont être publiés dans le même fascicule. Dans sa narration, Ramond, sous d'apparentes prévenances pour son collègue toulousain dévoile son incapacité à gravir le glacier de Touquerouye, tandis que dans son texte, Lapeyrouse use de tournures de phrases suffisamment vagues pour laisser croire qu'il a suivi l'expédition jusqu'au bout. Mais s'il manque de franchise quant à sa réelle participation jusqu'à la brèche de Tuquerouye, l'esprit scientifique de Lapeyrouse reprend le dessus devant l'évidence de la présence de fossiles. « Le Mont-Perdu et toute cette partie centrale la plus élevée des Pyrénées, tenant avec profusion des corps marins pétrifiés, même par grandes familles, a été formé sous les eaux de la mer », écrit-il en résumé. Il eût mieux fait de s'en tenir à cette constatation, mais son enthousiasme pour les fossiles marins lui en fait imaginer une nouvelle catégorie. Certaines pierres correspondent selon lui à des ossements pétrifiés de grands quadrupèdes de la taille d'un mulet : il croit reconnaître des vertèbres, un os de tibia ou de fémur et même une portion de tête. La fin de son récit contient aussi une énumération sommaire de quelques plantes trouvées autour de la brèche de Tuquerouye par les jeunes gens de l'équipe : *Ranunculus glacialis*, *Ranunculus parnassifolius*, *Saxifraga longifolia*, etc.

Ces récits de voyages sont bien éloignés des réalités politiques qui agitent le pays. Le coup d'état du 18 brumaire (9 novembre 1799) aboutit à la mise en place du Consulat. Bonaparte en est le Premier consul. Véritable détenteur du pouvoir, il va réorganiser l'administration locale de la France, dont l'une des conséquences sera la nomination de Lapeyrouse comme maire de la commune de Toulouse le 9 mai 1800. Le nouveau maire conserve son mandat durant 6 ans durant lesquels il n'a de cesse de

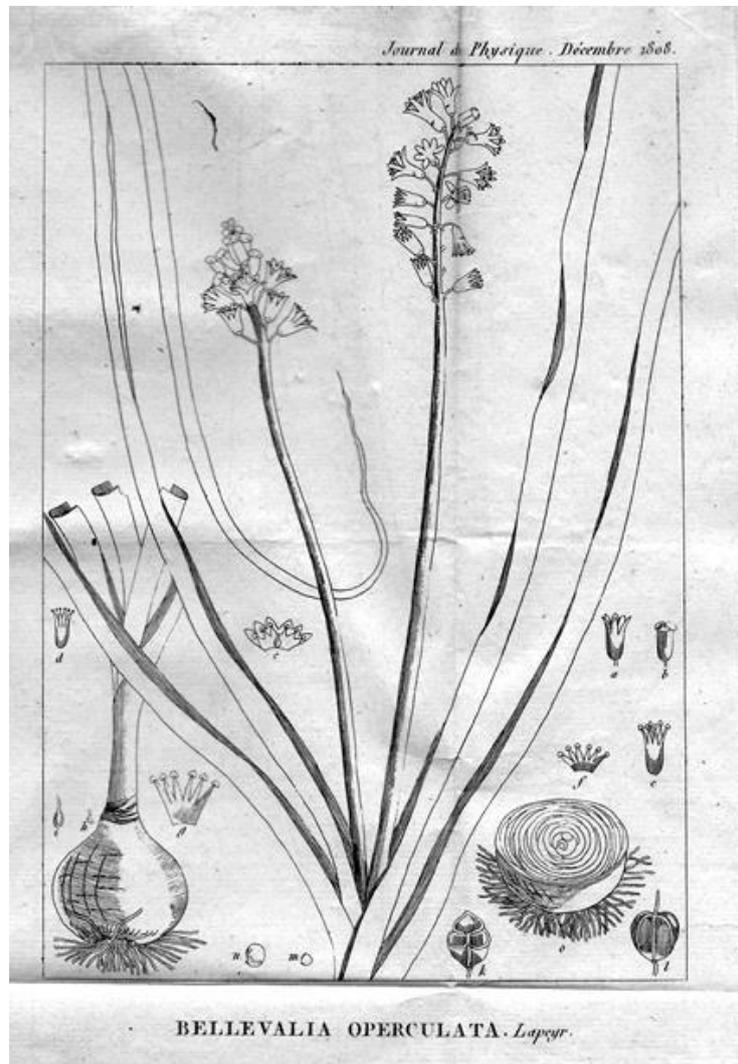
mener de nombreuses réformes pour l'amélioration de la ville. Ainsi, il s'efforce de fournir aux toulousains un enseignement de qualité en obtenant notamment l'ouverture d'un lycée, inauguré en 1806 après d'interminables tractations. Ce lycée existe toujours à Toulouse : il a été baptisé du nom de Pierre de Fermat. Le maire va aussi régler les détails du ramassage des ordures, refaire le pavement des rues, restaurer les bâtiments publics, imposer aux propriétaires le blanchiment des façades et même la destruction des évier dont l'eau se déverse au-dessus du niveau des pavés. La gestion de la ville est minutieuse, doublée d'une rigueur scientifique allant jusqu'à la destruction de masures pour favoriser l'alignement des maisons. Lapeyrouse va prouver qu'il est aussi un homme de lettres. Avec la révolution, l'Académie des Jeux floraux – ancienne institution toulousaine attachée à promouvoir la poésie – avait été suspendue. Durant son mandat, il obtient le rétablissement de cette antique académie littéraire, dans laquelle il se verra aussitôt attribuer une place de mainteneur des Jeux floraux. Grâce à cette position, il participe aux séances d'attribution des prix distinguant à Toulouse les meilleurs poètes et orateurs français. Les prix portaient des noms de fleurs, ce qui n'était sans doute pas pour lui déplaire : Amaranthe et Églantine d'or, Violette, Souci ou Lys d'argent.

Ses travaux scientifiques sont mis en sommeil durant son engagement municipal. Il livre toutefois en 1801 une monographie des saxifrages des Pyrénées qui constitue la suite de la première décade des *Figures de la flore des Pyrénées*. Une trentaine de planches en couleur représentant des saxifrages grandeur nature illustrent cette nouvelle livraison de trois décades. L'ouvrage déploie le même luxe que l'édition précédente. Cependant, les frais d'impression sont toujours onéreux et le prix du livre dissuasif. Cette édition de grande qualité n'emporte pas le succès qu'elle aurait mérité et Lapeyrouse ne livrera plus de décades supplémentaires.

Une fois libéré de ses fonctions municipales en 1806, ses publications reprennent. Esprit scientifique bouillonnant, Lapeyrouse se préoccupe désormais des observations astronomiques : il compose pour le numéro de juillet 1808 du *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts* un article sur les nouvelles planètes et les vingt-une dernières comètes. Quatre planètes de découverte récente sont l'objet de son attention. Il s'agit de la planète naine *Céres* et de *Pallas*, *Junon* et *Vesta* qui ont toutes trois été reléguées par la suite au rang d'astéroïdes.

Toujours en 1808, Lapeyrouse poursuit ses publications et annonce la création parmi les Liliacées du nouveau genre *Bellevalia*, consacré « à la mémoire de Richerde-Belval, oublié par tous les botanistes [...]. Il était professeur de botanique à Montpellier en 1598. C'est à lui que le jardin de cette Université dut son existence et son principal lustre. Belval rendit des services importants à la botanique, par son zèle, ses travaux, ses leçons et ses écrits ». Après cette introduction, Lapeyrouse

décrit *Bellevalia operculata* (renommée depuis *B. romana*). Outre une station toulousaine, l'auteur indique pour cette plante les localités de Saint-Béat, Marignac et Barèges. Actuellement, on ne connaît pas ces stations pyrénéennes qui ont peut-être disparu depuis 1808. Cette plante protégée se maintient uniquement dans la région toulousaine malgré l'urbanisation qui menace sa préservation dans notre département.



*Bellevalia operculata* Lapeyr. (*Bellevalia romana*), *Journal de Physique*, décembre 1808.

Malgré tous ses travaux, Lapeyrouse a toujours en tête son ouvrage sur les plantes des Pyrénées. Il réalise qu'un livre plus modeste que ce qu'il a envisagé au départ serait préférable aux dispendieuses *Figures de la flore des Pyrénées*. Il se réoriente alors vers une flore abrégée qui lui demandera tout de même des années de travail. La tâche est en effet immense étant donné l'étendue du territoire concerné, les difficultés d'accès au cœur des Pyrénées et la méconnaissance de la flore pyrénéenne à cette époque. De plus, Lapeyrouse a peu de précurseurs ayant herborisé dans les Pyrénées sur lesquels il pourrait se baser. Gouan a bien visité les Pyrénées orientales, Bergeret a rédigé une *Flore des Basses-Pyrénées*, mais beaucoup reste à faire...

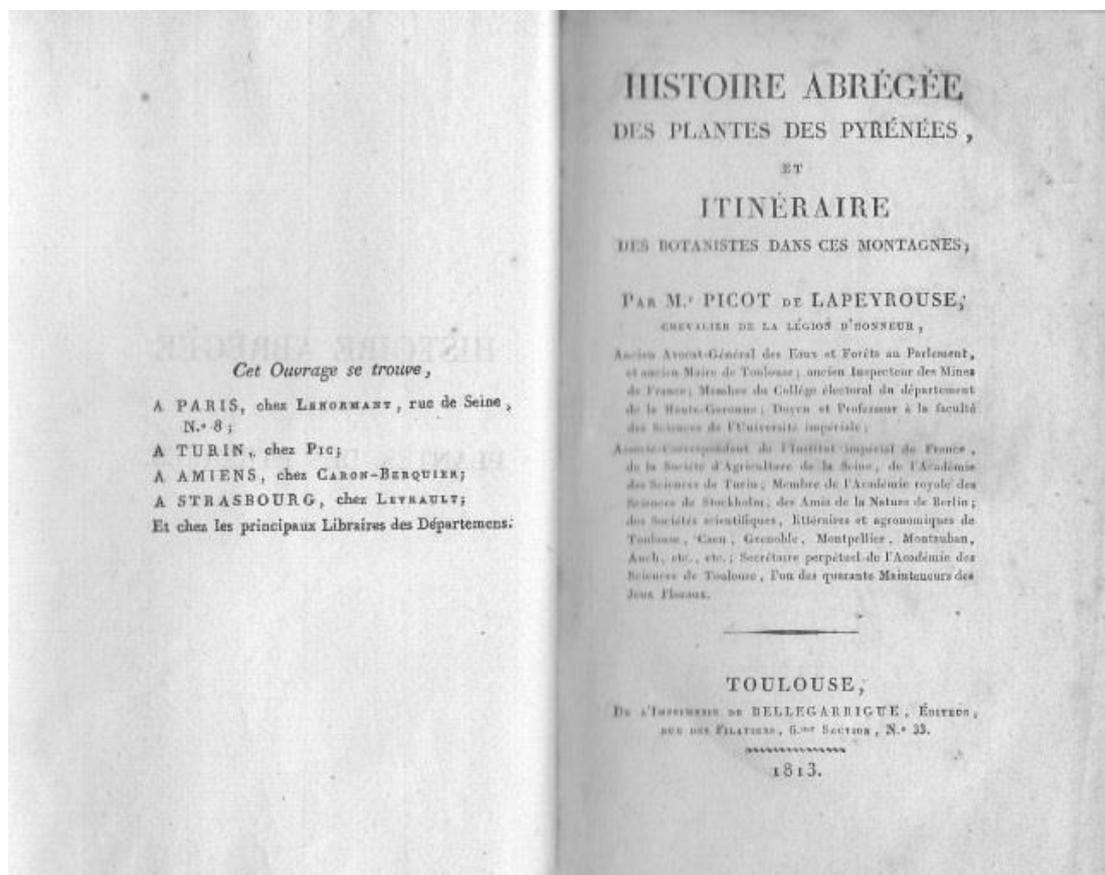
Cependant, le botaniste possède plusieurs atouts. Tout d'abord, ses nombreux voyages aux Pyrénées lui ont fourni une importante collection de plantes conservées dans son herbier. Le jardin botanique, où il cultive des plantes montagnardes, est aussi à son service : ce laboratoire grandeur nature lui permet de saisir les caractères spécifiques des espèces proches. Il réunit encore de la documentation : des livres botaniques parfois couteux et difficiles à se procurer, mais aussi les notes manuscrites de Tournefort « dévoré de l'amour de la botanique » qui a parcouru les Pyrénées entre 1680 et 1688. À tout cela, il faut ajouter un élément capital : de l'est à l'ouest des Pyrénées, Lapeyrouse a tissé un réseau de correspondants botanistes qui lui adressent les plantes qu'ils trouvent dans leur contrée. Parmi les correspondants les plus actifs, citons Xatart, Coder et Barrera pour les Pyrénées-Orientales, Bugard dans le Vicdessos, Marchand et Boileau en Haute-Garonne, Palassou dans les Hautes-Pyrénées et le jeune géologue Jean de Charpentier qui a passé une année dans le pays Basque. La compétence de Lapeyrouse est reconnue et ces envois de plantes profitent aux deux partis : les expéditeurs bénéficient de la science du savant toulousain qui leur communique en retour la détermination de leurs plantes ; de son côté, Lapeyrouse peut esquisser une répartition des différentes espèces et en reçoit même certaines qui ne sont pas encore décrites. À titre d'exemple, en 1809 Xatart expédie 80 plantes dont la dénomination lui est inconnue ou douteuse et une liste de 800 espèces en désignant pour chacune d'entre elles la nature du sol où elle croît. On notera cependant la faible contribution de Ramond, qui n'a correspondu que quelques temps avec Lapeyrouse avant que la discorde ne s'installe après leur expédition commune au mont Perdu. L'herbier de Lapeyrouse contient un échantillon de *Saxifraga pyramidalis* accompagné de la mention manuscrite « rosette donnée par Ramond » montrant que les deux hommes ont collaboré un certain temps. Bien qu'il ne soit pas retourné dans les Pyrénées après son séjour en 1797 à Barèges, Lapeyrouse peut aussi compter dans les années qui vont suivre sur le dévouement de Ferrière, le cultivateur du jardin des plantes de Toulouse. En effet, celui-ci poursuivra les prospections botaniques dans les Pyrénées pour le compte de Picot de Lapeyrouse. Suite à une herborisation avec lui, Xatart, le pharmacien de Prats-de-Mollo, considère Ferrière « botaniste très éclairé et entendu dans toutes les parties de l'histoire naturelle ».

Après s'être querellé avec Ramond, Lapeyrouse s'est aussi privé des lumières d'un autre botaniste réputé. En 1807, le botaniste genevois Augustin-Pyramus de Candolle part de Lyon pour parcourir les Pyrénées et terminer son voyage à Bordeaux. Il est chargé par le ministère de l'intérieur français d'une mission sur la connaissance des végétaux. En plus de ses herborisations, de Candolle profite du voyage pour visiter les botanistes locaux afin d'obtenir des informations et consulter leurs herbiers. Il a déjà publié en 1805 une version révisée de la *Flore française* de

Lamarck et projette une nouvelle mise à jour. Son itinéraire passe tout d'abord par Montpellier où il rencontre le professeur de botanique Antoine Gouan. Celui-ci est un vieil ami de Lapeyrouse qu'il va prévenir de la prochaine arrivée à Toulouse du botaniste suisse. Sa lettre est une véritable mise en garde : « Nous avons ici M. de Candolle, qui a pris et vu dans nos herbiers toutes les notes qu'il a voulu. Il n'a pas fait deux lieues dans nos environs, et comme je suis franc, je lui ai dit qu'il m'avait l'air de faire la *Flore française* dans le cabinet et sur les herbiers qu'on lui ferait voir. Et je crains qu'aux Pyrénées, il n'envoie des émissaires pour ramasser, et ensuite en parler comme s'il avait herborisé, lui, en personne. Tous ces Messieurs de Paris n'ont pas le pied-marin ; ils craignent de trouver du gravier sous les pieds. » De son côté, de Candolle, sans doute averti par son ami Ramond, se fait peu d'illusions sur les dispositions de Lapeyrouse à son encontre. Il se rend tout de même à Toulouse pour consulter en premier lieu Tournon qui ne lui fournit aucun renseignement. La suite nous est contée par de Candolle : « De là j'ai été voir M. de La Peirouse qui m'a reçu mieux que je ne m'y attendais ; il va dit-il faire imprimer une *Flore des Pyrénées* en petit format et réduite aux indications de lieu ; il m'a montré un manuscrit de Tournefort qui contient ses herborisations dans les Pyrénées et en Espagne ; je l'ai engagé et je crois décidé à le faire imprimer ». Ce manuscrit sera effectivement imprimé par Lapeyrouse, peut-être grâce à aux conseils du botaniste suisse. En revanche, craignant probablement que de Candolle n'en profite pour publier avant lui ses découvertes, il refusera à son visiteur l'accès à son herbier. S'il s'était entendu avec lui, il aurait pourtant bénéficié des talents d'un botaniste renommé à juste titre.

1813 : cinquante ans après son premier voyage aux Pyrénées, Picot de Lapeyrouse publie enfin l'ouvrage qui l'a tant occupé, sous le titre d'*Histoire abrégée des plantes des Pyrénées et itinéraire des botanistes dans ces montagnes*. Il s'agit d'une véritable flore. En introduction, l'auteur déroule un éloge des botanistes qui l'ont précédé et de ceux qui l'ont aidé, cependant ces premières pages sont aussi l'occasion d'un règlement de comptes avec Ramond. En effet, dans ses récits sur la conquête du mont Perdu, celui-ci affirme avoir fourni en un mois 700 à 800 plantes à Lapeyrouse lors de son séjour à Barèges. 700 à 800 plantes ! Lapeyrouse ne cache pas son indignation devant tant de mauvaise foi. La coupe est pleine, il s'étrangle : « je lui fis trouver un grand nombre de plantes qui étaient autour de lui, et qu'il n'avait pas vues encore ; et il m'a fourni en un mois sept à huit cent plantes !!! [...] À moi, qui avais fouillé Barèges et ses environs longtemps avant qu'il n'y vînt, à moi qui ai passé une grande partie de ma vie dans les Pyrénées, et qui produis aujourd'hui de nouvelles preuves des recherches que j'ai su y faire !!! ». Vient ensuite le tour de Pyramus de Candolle. Le ton reste courtois, mais la traversée des Pyrénées du botaniste suisse n'ayant duré que trois mois, ses contributions pour la flore des Pyrénées sont jugées négligeables.

Dans les 700 pages suivantes, plus de 2800 espèces et 800 variétés poussant dans les Pyrénées sont décrites. La flore embrasse l'ensemble du territoire pyrénéen de l'est à l'ouest et comprend aussi bien les plantes rares que les plantes les plus communes. Bien que le versant espagnol soit un peu négligé, ce document constitue la première flore de l'ensemble des Pyrénées. Ce labeur de longue haleine a permis d'esquisser un inventaire de la totalité de la flore ainsi que de la répartition des espèces. Il résulte de ce travail considérable une augmentation conséquente du nombre d'espèces pyrénéennes. S'ajoutant à ses propres expéditions, les découvertes de ses correspondants ont permis à Lapeyrouse d'indiquer de nombreuses plantes nouvelles dans les Pyrénées. À l'est de la chaîne, par exemple, il indique le *Dracocephalum austriacum*, seulement connu auparavant dans les Alpes. Mais il fait beaucoup mieux : il publie aussi les premières descriptions de plantes endémiques pyrénéennes qui n'avaient pas encore été découvertes. Les botanistes des Pyrénées-Orientales ont encore joué un rôle majeur en lui adressant des échantillons de ces espèces jusqu'alors inconnues. Parmi elles, se trouvent *Xatardia scabra*, *Hormathophylla pyrenaica* et peut-être *Primula latifolia*. On peut encore attribuer à Lapeyrouse la paternité de *Gentiana burseri*, *Saxifraga aretioides*, *S. longifolia*, *Carex macrostylon*, *Erodium lucidum*, et même de la rare *Vicia argentea* qui pousse sur le territoire espagnol. La liste serait bien longue s'il fallait les citer toutes.



Picot de Lapeyrouse, *Histoire abrégée des plantes des Pyrénées et itinéraire des botanistes dans ces montagnes*, 1813. Photo Jean Ritter.

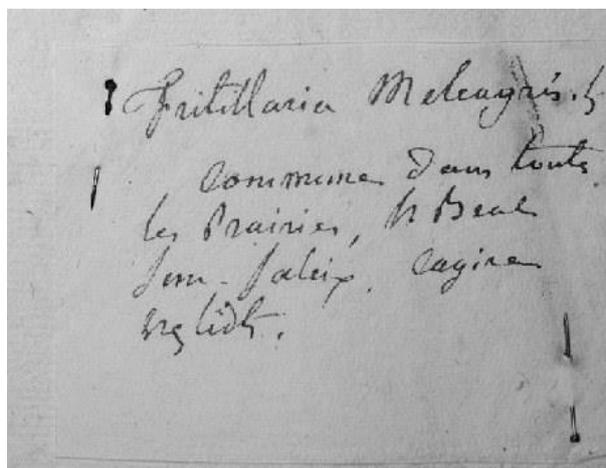
La découverte d'*Androsace pyrenaica* pourrait aussi être attribuée à Lapeyrouse. Il assure que Lamarck a récupéré des échantillons de la plante cueillis par ses soins pour s'approprier la paternité de cette découverte. La botanique n'était pas toujours une science aimable à cette époque ! Enfin, une de ses belles trouvailles a été la confirmation de l'origine pyrénéenne de l'*Aster pyrenaicus* qui n'était connu qu'en culture au jardin botanique de Paris. Lapeyrouse a de bonnes raisons d'être satisfait : « C'est de toutes nos plantes rares celle que j'ai cherchée avec le plus de soin pendant de longues années, et toujours inutilement. Enfin, le hasard me l'a faite découvrir sur une de nos montagnes les plus riches en végétaux que j'avais fouillée tant de fois. C'est absolument la même qu'on cultive depuis longtemps au jardin de Paris, en conservant la tradition qu'elle est originaire des Pyrénées. Il ne saurait plus y avoir de doute sur ce fait. Je l'ai vue au jardin de Paris, et M. Thouin avait eu la complaisance de m'en donner de beaux échantillons. Notre jardin en possède aujourd'hui un grand nombre de pieds, qui ont été apportés de la montagne d'Esquierry. » En revanche, on lit avec étonnement que l'auteur n'a jamais observé *Fritillaria pyrenaica*. Cette plante est pourtant abondante aux alentours de Saint-Béat, où il s'est rendu à plusieurs reprises pour herboriser. Sa floraison précoce doit expliquer qu'il ne l'ait jamais croisée. Une seconde hypothèse donnée par Dominique Clos dans sa révision de l'herbier de Lapeyrouse (en 1857) serait une confusion entre la fritillaire des plaines et celle d'altitude : il soutient que les échantillons de l'herbier étiquetés *Fritillaria meleagris* correspondent à l'espèce *F. pyrenaica*.



À gauche : planche de l'herbier contenant les fritillaires.

Ci-dessous : « *Fritillaria meleagris*, commune dans toutes les prairies, St Béat, Sem, Saleix, Cagire, Eres-lidts » (légende de l'étiquette).

Herbier de Lapeyrouse. Images numérisées par le Muséum d'histoire naturelle de Toulouse.



La parution de cette flore marque une avancée indéniable dans la connaissance de la flore des Pyrénées. Certes, certains passages peuvent être contestables et des botanistes ne vont pas se priver d'en faire la critique, de relever certaines erreurs ou omissions, de souligner sa propension à créer de nouvelles espèces... La tâche s'avérait pourtant délicate : la synonymie n'était pas encore bien établie, les limites entre espèces mal connues, d'autant plus que les ouvrages botaniques du début du XIX<sup>e</sup> siècle étaient encore très incomplets et les descriptions des espèces trop sommairement résumées.

L'un des premiers dénigrement est sans doute à attribuer à Mirbel, ami de Ramond et qui avait participé au mémorable voyage à la brèche de Tuquerouye. Il va s'employer à saborder un article élogieux écrit par Loiseleur-Deslongchamps. Ce botaniste rédige une annonce sur la parution de la flore pyrénéenne de Lapeyrouse dans le *Journal de botanique appliquée à l'agriculture*. Il souligne la qualité de l'ouvrage, son intérêt, les difficultés auxquelles son auteur a dû faire face et comptabilise plus de 100 espèces entièrement nouvelles. Mais le rédacteur du *Journal de botanique*, probablement Mirbel, profitant de son statut, fait le coucou dans cet article : il s'immisce dans le texte de l'auteur et le truffe de notes additionnelles visant à discréditer Picot de Lapeyrouse et sa flore. Un des principaux reproches qu'il lui adresse est son appropriation des découvertes des autres. Quand Loiseleur-Deslongchamps écrit « assez riche de ses propres découvertes, et peu jaloux de s'approprier celles des autres, l'auteur rend à chacun de ceux qui l'ont précédé dans la carrière, la justice qui leur est due », le rédacteur en chef du journal rétorque « Est-il bien vrai que l'auteur de la *Flore des Pyrénées* rend à chacun ce qui lui appartient ? Est-il à l'abri de reproches, lorsqu'il cherche à diminuer les travaux et même le mérite de certains botanistes ou observateurs ? ». Ou plus loin : « M. de Lapeyrouse ne cherche probablement pas à cacher une certaine animosité, que l'on ne voudrait point voir dans un savant, lorsqu'il ne cite même pas en synonyme le nom de *Ramondia*, consacré au genre qu'il voudrait faire adopter sous celui de *Myconia*. »

Le deuxième coup sera plus rude. Il est porté par de Candolle qui réédite en 1815 la *Flore française* de Lamarck en l'augmentant d'un cinquième tome. Souvenons-nous qu'il a traversé les Pyrénées en 1807 et consulté les herbiers des botanistes locaux. Il connaît donc les plantes de ces montagnes et a lu la flore de Lapeyrouse qui vient de paraître. Ce nouveau tome est truffé de contradictions à son endroit. Sans ménagement, Lapeyrouse est bousculé : *Genista cinerea* ? Il est indiqué deux fois sous deux noms différents par Lapeyrouse. *Galium megalospermum* ? Lapeyrouse confond cette espèce avec une autre. *Hieracium eriophorum* ? Lapeyrouse se trompe, il doit parler d'une autre espèce. *Saxifraga palmata* ? Lapeyrouse n'a pas vu que ce n'est qu'une variété d'une autre saxifrage. Et ainsi de

suite. Reconnaissons toutefois à de Candolle le mérite de reproduire dans sa flore certaines indications de Lapeyrouse qu'il a jugées valables.

En 1815, le cours de la vie de Lapeyrouse va encore être influencé par les événements inscrits dans l'Histoire de France. Au début de l'année, Napoléon Bonaparte est de retour à Paris et a repris le pouvoir après son exil dans l'île d'Elbe. Il met en place une chambre des représentants et provoque des élections qui conduisent à l'élection de Lapeyrouse. Au mois de juillet, la Chambre est dissoute. Il ne sera resté député que quelques mois et pourra poursuivre ses travaux botaniques.

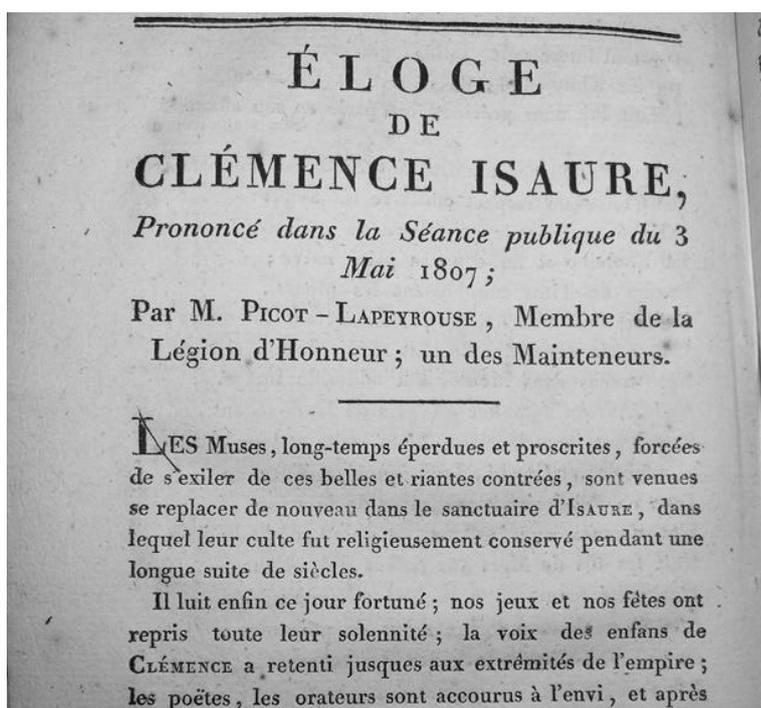
Lapeyrouse publie ainsi en 1818 un supplément à sa *Flore abrégée des Pyrénées*. Le lecteur est prévenu de ses intentions : il admet des erreurs, des omissions, des négligences qu'il va tenter de corriger. De plus, il indique que ses amis ont « au premier signal repris leurs courses, et recommencé leurs recherches avec un zèle et ardeur qui attestent leur amour pur et sincère pour les progrès de la botanique des montagnes qu'ils habitent. Ils ont enrichi la Flore des Pyrénées de plus de cent espèces qu'on n'y avait pas encore reconnues ». La culture de plantes lui a aussi offert des observations nouvelles. Mais il y a autre chose : les remarques contenues dans le cinquième tome de la *Flore française* publié par de Candolle. Lapeyrouse va contre attaquer. Ce sera uniquement pour défendre les intérêts de la science, prévient-il : « Des jugements souvent erronés, dictés par la passion, écrits avec fiel, insérés dans un ouvrage postérieur au mien, m'ont placé dans la fâcheuse alternative, ou de discuter, et de défendre les faits et les opinions qu'on attaque par une critique plus qu'envenimée, ou de trahir lâchement les intérêts de la vérité et de la science. J'ai pu, j'ai dû ne donner aucune attention à ce qui ne s'adresse qu'à moi personnellement ; il ne doit pas en être de même, lorsque les intérêts de la science pourraient être compromis par mon silence. »

Alors, en quoi consiste ce supplément : complément botanique ou riposte ? L'opinion d'Henri Beraldi, érudit du pyrénéisme, est catégorique, la centaine de pages de ce supplément constitue selon lui une riposte contre de Candolle : « Si Lapeyrouse exaspéré avait su écrire, d'un revers de main, même avec tous ses torts, d'une page il clouait Decandolle à sa goujaterie !... Mais il ne savait pas. Il fit la faute suprême : discuter (discutailler !). À soixante-quatorze ans, le vieux pyrénéiste fait le coup de feu, la guerre de bicoques, il se défend de plantes en plantes. Il invective à son tour, laborieusement. » De son côté Decampe, auteur d'une biographie de Lapeyrouse, jette un regard amusé sur cette « aimable science où la figure d'un brin d'herbe excite d'innocents orages, et qui ne fournit pour prétexte aux plus fulminantes colères que les dentelures d'une feuille ou les plis légers d'une fleur. » Cependant, il ne faut pas perdre de vue que depuis 1813, le jardinier Ferrière continuait à herboriser pour le compte de Lapeyrouse et que certains de ses

correspondants, comme Xatart, Marchand, Lalanne ou Léon Dufour, continuaient à lui adresser leurs découvertes. Cet ouvrage, même s'il accorde une large part aux rivalités, n'est donc pas dénué d'intérêt. Lapeyrouse ajoute des espèces, en supprime, en crée de nouvelles. Il ne répète pas ses erreurs : on ne pourra plus lui reprocher de ne pas rendre à chacun ce qui lui appartient. Les noms de ceux qui lui envoient une plante remarquable sont systématiquement mentionnés, il s'emploie même à remercier ses correspondant en leur dédiant de nouvelles espèces à tour de bras : *Ranunculus xatardii* pour Xatart, *Carex marchandiana* pour Marchand, *Carex dufourii* pour Léon Dufour... Ces nouveaux taxons ne seront cependant pas retenus par la postérité. En revanche, certaines espèces inédites sont plus pertinentes et encore valides de nos jours, comme les *Galium cometorhizon* et *G. atrovirens*, ou le *Lithospermum oleifolium*, une rareté endémique de Catalogne découverte par Xatart en 1814.

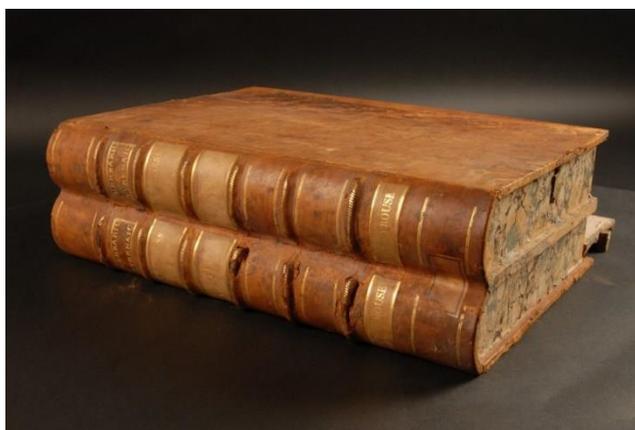
Au mois d'octobre 1818, Philippe Isidore Picot de Lapeyrouse décède. Ce fut un personnage controversé, parfois querelleur, mais qui a été habité jusqu'à la fin de sa vie par une passion indéfectible pour les Pyrénées, pour les sciences et notamment pour la botanique. Sa flore est longtemps restée une référence. Bien qu'imparfaite, elle a constitué un chaînon essentiel dans la connaissance de la flore pyrénéenne. De nos jours, cette œuvre est toujours consultée pour retrouver d'anciennes mentions. Les importantes collections minéralogiques et l'herbier de Lapeyrouse ont constitué le fonds d'origine du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse lors de sa création qui les conserve toujours précieusement. Poète à ses heures, Lapeyrouse a célébré le retour des muses à Toulouse, où Clémence Isaure représente l'égérie de l'Académie des Jeux floraux ; il a aussi célébré les fleurs des Pyrénées qui lui étaient si chères en leur consacrant une flore.

Éloge de Clémence Isaure,  
par Picot-Lapeyrouse,  
*Recueil de l'Académie des  
Jeux floraux*, 1807.



## Quelques considérations sur l'herbier de Lapeyrouse

L'herbier de Lapeyrouse totalise presque 3 500 planches de plantes pyrénéennes. Cet ensemble constitue un héritage historique de grand intérêt. La plupart des étiquettes sont cependant trop brièvement renseignées : Lapeyrouse ne s'est pas attaché à indiquer pour chaque échantillon le lieu de récolte, la date et le nom du récolteur. Généralement, un ou plusieurs spécimens sont légendés avec leur nom d'espèce suivi d'un lieu où ils ont été trouvés ou même d'une liste de localités où pousse la plante. Il est donc souvent impossible de connaître la localité d'origine des plantes desséchées. Ces listes sont généralement reprises dans l'*Histoire abrégée des plantes des Pyrénées* : pour Lapeyrouse, l'herbier constituait principalement un outil de travail pour la rédaction de sa flore. Les dates de récoltes sont rares, et les observations additionnelles quasiment absentes sur les étiquettes.



Planches de l'herbier de Lapeyrouse dans leur boîtier de protection.  
Photos Muséum d'histoire naturelle de Toulouse.

Il ne faut cependant pas s'en tenir à ces lacunes d'étiquetage. De nombreux spécimens types correspondant aux plantes nouvelles décrites par Lapeyrouse constituent l'un des intérêts majeurs de cet herbier. Les exemples abondent : *Potentilla nivalis*, *Potentilla alchemilloides*, *Vicia argentea*, *Hieracium rhomboïdale*... Ce dernier exsiccata, toujours contenu dans l'herbier, est vraisemblablement celui qui a servi de modèle pour l'illustration de cette épervière dans l'article paru en 1782 sur la *Description de quelques plantes des Pyrénées*.

Parmi les plantes types, l'une d'elles a failli échapper à la sagacité de Lapeyrouse. Le mérite de l'avoir mis sur la bonne voie revient peut-être même involontairement à de Candolle lorsqu'il a formulé des doutes sur le *Galium megalospermum* : « M. Lapeyrouse dit qu'il se trouve dans les Pyrénées, à la val d'Eynes et au port de Plan ; mais il paraît avoir indiqué sous ce nom une espèce très différente de celle d'Allioni ». En réétudiant de près la plante contenue dans son herbier, Lapeyrouse a dû réaliser le bien-fondé de ce jugement, d'autant plus facilement qu'il a réalisé qu'il possédait sous ses yeux une nouvelle espèce. Il va ainsi profiter de cette occasion inespérée pour écrire la diagnose de ce gaillet inédit qu'il ajoute en 1818 sous le nom de *Galium cometorhizon* dans le supplément de sa flore des Pyrénées.



À gauche : *Hieracium rhomboidale* ; à droite : *Vicia argentea*, herbier de Lapeyrouse.  
Images numérisées par le Muséum d'histoire naturelle de Toulouse

La valeur de l'herbier se mesure aussi à la présence d'échantillons témoignant de l'existence historique de plantes aujourd'hui disparues de certaines stations. Ce

sont généralement des plantes rares dont l'étiquette est un peu plus bavarde que pour les plus communes. Au rang des plantes disparues, on peut citer le *Dracocephalum austriacum*, récolté d'après les indications portées sur l'étiquette « à la montagne de Beilloc, au-dessus de la Font de Comps, en 1807 ». Cette rare labiée poussait dans les Pyrénées-Orientales, d'où elle semble avoir disparu suite à des arrachages exagérés par certains botanistes au XIX<sup>e</sup> siècle. Un noyau de cette espèce existe heureusement toujours en Cerdagne espagnole. La station de la Font de Comps est aussi célèbre chez les botanistes parce qu'elle a longtemps représenté la station unique de l'*Alyssum pyrenaicum* qui a failli subir le même sort que le *D. austriacum* suite aux prélèvements des botanistes. Remarquons au passage que cet alysson décrit par Lapeyrouse a été vraisemblablement découvert par Coder. Des spécimens types d'*A. pyrenaicum* se trouvent dans l'herbier avec l'indication « dans les précipices et sur les rochers pendants, montagne de Conat au-dessus de la Font de Comps. »

La Haute-Garonne n'est pas plus épargnée par la disparition d'espèces que l'est des Pyrénées. Une petite saxifrage d'origine hybride existait encore au début du XX<sup>e</sup> siècle sur une station unique des falaises de la montagne de Rié. Depuis, une extension de la carrière de pierre de Saint-Béat en a eu raison. C'est peut-être d'après des indications de M. Marchand que Lapeyrouse a repéré cette plante qu'il a nommée *Saxifraga luteopurpurea*. Dans sa flore, il a remarqué avec beaucoup d'à-propos que cette saxifrage pousse sur les rochers de la montagne de Rié en compagnie de *Saxifraga media* et *Saxifraga aretioides*, mais n'a pas déterminé son origine hybride entre ces deux parents. Il a toutefois noté des hybridations entre *S. luteopurpurea* et *S. media* d'une part et *S. luteopurpurea* et *S. aretioides* d'autre part. Les échantillons de son herbier sont un témoignage de la présence ancienne de cette plante qui décorait les rochers dominant Saint-Béat avant sa disparition définitive en 1952. Les Pyrénées ariégeoises hébergent toujours un hybride assez semblable.

Une autre espèce a le triste privilège de figurer sur la liste des plantes disparues de notre département. Il s'agit d'une astéracée, et non des moindres : *Aster pyrenaeus*. On a déjà dit que Lapeyrouse l'a trouvée dans le val d'Esquierry après des années de recherches infructueuses. Son herbier contient des échantillons cueillis à Esquierry, accompagnés d'une plante provenant du jardin botanique de Paris où elle était cultivée de longue date avant sa redécouverte dans les Pyrénées. À son tour, cette superbe plante a disparu du vallon d'Esquierry. D'après l'herbier, une variété uniflore devait être ajoutée dans le supplément de 1818 : *Aster pyrenaeus* var. *uniflora*, récoltée en 1817 par le jardinier Ferrière. Lapeyrouse y a finalement renoncé.

Cet herbier offre aussi la ressource de pouvoir valider ou rejeter certaines déterminations douteuses de Lapeyrouse. Ainsi, dans sa *Flore abrégée*, il indique l'*Ononis fruticosa* au pic de Gar. Depuis, plusieurs botanistes ont herborisé sur ce pic

et cité cette plante, mais il est difficile de comprendre s'ils l'ont réellement rencontrée. Il semble que personne ne l'ait revue dans ce massif. La mention de Lapeyrouse est-elle fiable ? L'unique échantillon de son herbier correspond bien à cette espèce et porte l'indication « au pic de Gard ». Cette plante est assez courante dans les Pyrénées espagnoles alors qu'hormis le pic de Gar, il n'existe pas de station connue sur le versant français. L'indication de Lapeyrouse est donc sérieuse, mais toutes les recherches menées ces dernières années sont restées infructueuses.



« *Ononis fruticosa*, au Pic de Gard », herbier Lapeyrouse conservé au Muséum d'histoire naturelle de Toulouse. Photo JT.

Une autre mention de la flore de Lapeyrouse est beaucoup plus mystérieuse, puisqu'elle indique une plante qui est considérée à ce jour comme absente des Pyrénées. Il s'agit de *Primula marginata*, considérée endémique des Alpes. Cette petite primevère d'altitude aux fleurs violettes est facilement identifiable à ses feuilles dentées et bordées d'une marge blanche. « Je l'ai prise sur les rochers à l'ombre au Port de la Picade en 1782 », indique Lapeyrouse dans sa flore. En 1843, le naturaliste Nérée Boubée la cite à son tour entre le Port de la Picade et l'Hospice de France. L'herbier contient effectivement un magnifique spécimen de cette espèce avec une étiquette indiquant un emplacement parmi les « rochers ombragés au Port de la Picade ». Cette indication manuscrite correspond-elle précisément à la provenance de cet exsiccata ? Ceci prouverait l'existence de cette plante dans les Pyrénées il y a deux siècles. Ou bien une plante alpine a-t-elle été insérée dans l'herbier ? Lapeyrouse s'était procuré l'herbier du botaniste Chaix qui herborisait dans les Alpes. On sait aussi qu'il s'était constitué un herbier des Alpes afin de vérifier ses déterminations. Il l'explique au botaniste italien Allioni dans une lettre où il le sollicite pour un envoi plantes alpines : « C'est ce qui me fait attacher un si haut prix à mon herbier des Pyrénées, à côté duquel j'en ai un de plantes alpines dénommées et reçues en présent, des Linné, des Jussieu, des Thunberg, des Villars, des Jacquin, des Seguiet, des Bellardi, des Gérard ; ne pourrai-je donc aussi me glorifier d'avoir acquis quelque instruction à l'école de leur digne émule le célèbre Allioni ? » Lapeyrouse a pu observer au Port de la Picade une primevère qu'il a confondue avec *P. marginata*, puis ajouté dans son herbier un échantillon alpin qui lui a été donné. Autre hypothèse, cette espèce a pu disparaître de sa station pyrénéenne ; à moins qu'elle ne soit toujours bien cachée sur des rochers du Port de la Picade. Quelle bonne fortune ce serait de l'y retrouver après plus de deux siècles !

Une énigme similaire concerne *Lilium bulbiferum*, présent d'après la flore de Lapeyrouse dans les bois de Canejan (Val d'Aran). Un spécimen est contenu dans son herbier avec une indication de lieu concordante : ce lis a-t-il depuis disparu des Pyrénées, ou bien s'agissait-il d'une plante d'origine alpine échappée d'un jardin ?

Cet herbier, héritage inestimable d'un botaniste passionné, pourrait faire l'objet d'un examen plus approfondi. Il livrera certainement de nouveaux enseignements sur l'histoire de la botanique pyrénéenne. Ce travail sera facilité par l'heureuse initiative du Muséum de Toulouse qui a procédé à la numérisation de l'ensemble des planches.

Il me reste quelques lignes pour remercier Boris Presseq, du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse pour son accueil, sa disponibilité et la mise à disposition de planches de l'herbier de Lapeyrouse. Michel Fabry, qui m'a obligeamment fourni sa traduction d'un texte écrit en latin par Picot de Lapeyrouse, trouvera aussi dans ces lignes l'expression de ma gratitude.



« *Primula marginata*, rochers ombragés au Port de la Picade ». Herbar Lapeyrouse conservé au Muséum d'histoire naturelle de Toulouse. Photo JT.



« *Lilium bulbiferum*, Canejan ». Herbar Lapeyrouse. Image numérisée par le Muséum d'histoire naturelle de Toulouse.



*Aster pyrenaeus*. À gauche : "hort. par., jardin de Paris, donné par M. Thouin" ; à droite : "Esquierry". Herbarium Lapeyrouse conservé au Muséum d'histoire naturelle de Toulouse. Photo JT.



*Papaver alpinum* (pavot de Lapeyrouse) et les indications de ses diverses localités. Herbarium Lapeyrouse conservé au Muséum d'histoire naturelle de Toulouse. Photo JT.